

C'est là qu'ils ont de temps à autre les prières d'un ermite, et parfois même la messe de quelque pieux et hardi missionnaire. Ce sont là les sanctuaires où ils aiment à suspendre leurs pauvres offrandes à la Madone, aux saints protecteurs de l'île ou à ceux dont ils portent le nom et dont ils honorent le patronage par une dévotion toute filiale. Ils ne manquent point, quand cela leur est possible, d'y fêler à leur manière les solennités de l'Église. Leur habitude, en cela, est de chanter, ou tout au moins de réciter à haute voix tout ce que leur mémoire leur fournit de prières propres à ces solennités.

Les montagnes qu'habitent les bandits sont fréquentées par des pâtres nomades qui y montent chaque été pour en descendre chaque hiver avec d'innombrables troupeaux qu'ils ramènent sur les confins des plaines ou dans le voisinage de la mer. Ces pâtres forment en Sardaigne une nation à part, jalouse de son indépendance, et que ses mœurs à la fois pastorales et guerrières distinguent essentiellement des habitants des plaines. Une confraternité rarement trahie préside aux rapports qui s'établissent entre eux et les bandits, et, tant que durent les beaux jours, la chair rôtie des chevreaux, des agneaux et des moutons qu'ils leur vendent forment, avec le gibier qu'ils se procurent eux-mêmes, la nourriture de ces derniers.

Celle vie, à première vue, peut ne pas paraître sans quelque charme, ou tout au moins sans quelque poésie.

Mais hélas !

En toute chose il faut considérer la fin,

et la fin du bandit est habituellement peu propre à faire envier le sort qu'il s'est choisi.

Condamnés à vivre dans des lieux stériles, dès qu'avec l'hiver, vient le temps où la chasse ne peut plus suffire à leurs besoins, les bandits en arrivent presque toujours forcément à avoir recours au pillage. Leur usage alors, est de rançonner les villages ou les particuliers. Ils leur font parvenir, à cet